Écrire l'autre

L'histoire du livre de Mehdi Sayed

Virginie Lydie

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/2801>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.2801

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2014

Pagination : 57-64

ISBN : 978-2-919040-27-8

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Virginie Lydie, « Écrire l'autre », *Hommes & migrations* [En ligne], 1306 | 2014, mis en ligne le 01 avril 2017, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/2801> ; DOI : 10.4000/hommesmigrations.2801

ÉCRIRE L'AUTRE.

L'HISTOIRE DU LIVRE DE MEHDI SAYED

par VIRGINIE LYDIE, *écrivaine*.

Écrire la vie d'un clandestin en France, c'est le projet que conçoit Virginie Lydie, écrivaine, quand elle rencontre Mehdi Sayed en 2007. Recueillir le récit hachuré, raturé, d'une vie de galère s'avère difficile. Trois ans durant, elle va se confronter aux conditions de vie iniques de Mehdi qui sont celles des sans-papiers, entre enfermement dans des centres de rétention ou en prison et errance dans la rue. Si le témoignage de Mehdi est l'expression d'une souffrance, il constitue aussi un hymne à la liberté des aventuriers des temps modernes que sont les brûleurs de frontières.

Écrire l'autre, écrire à sa place, se mettre à sa place... Ma rencontre avec Mehdi Sayed, alors en rétention, aurait dû durer quelques heures, deux après-midi tout au plus, le temps de recueillir un témoignage de quelques pages destiné à illustrer un documentaire sur l'immigration irrégulière. À la limite, elle aurait pu s'étaler sur deux ou trois mois, le temps de recueillir le récit de sa vie et de le retranscrire. Mehdi Sayed était un harraga, un brûleur de frontières. Il était de ces rêveurs d'Europe prêts à mourir pour leur rêve, alors même que leur vie n'était pas en danger dans leur pays d'origine. Il était de ces hommes prêts à tout, y compris à subir les humiliations de la rue ou de la prison, pourvu

que ce soit loin du regard de la famille. Pourquoi un tel acharnement ? La question méritait d'être posée. Je pressentais que la réponse ne serait pas simple à obtenir car, si Mehdi éprouvait le besoin de se confier, de raconter la clandestinité avec l'espoir de mettre en garde les jeunes de son pays, l'angoisse et le stress rendaient la communication difficile. Je n'aurais cependant jamais imaginé y consacrer plus de trois ans. Trois ans à suivre le rythme de ses interpellations, de ses incarcérations, de ses passages en rétention, de son expulsion et de ses quatre nouvelles tentatives de traversée (la quatrième étant la bonne). Dans cette succession d'événements, l'écriture du livre *Ma vie*

de clandestin en France, 17 ans dans la France d'en dessous¹ a échappé à toute méthode. La seule solution était de noter tout ce que je voyais, tout ce que j'entendais, les paroles de Mehdi, celles des juges et de tous ceux à qui il avait affaire et que j'ai rencontrés. À la fin, un récit de 380 pages au plus proche de la réalité, un récit qui n'est ni thérapeutique, ni existentiel, ni romancé et qui, trois ans durant, et même plus, aura bouleversé sa vie autant que la mienne.

Le co-auteur est un partenaire

J'avais pourtant une certaine habitude des témoignages. Trouver des personnes qui acceptent de témoigner, y compris sur des sujets réputés difficiles comme le suicide ou l'immigration irrégulière, n'est pas le plus compliqué. La recherche de témoins peut se faire par le biais d'intermédiaires, d'associations, par exemple, puis se poursuivre de fil en aiguille, au gré des rencontres et des circonstances. En général, les entretiens se font en deux temps, deux fois deux heures, auxquelles s'ajoutent un ou deux coups de téléphone. On s'ins-

talle quelque part, dans l'anonimat d'un café, d'un McDo, ou dans tout autre lieu dicté par les circonstances, comme un centre de rétention. Passées les premières minutes de politesses, les présentations et les remarques banales sur la météo ou les embouteillages, passés l'angoisse des premiers mots et l'inévitable

pas de grille d'entretien. Les paroles viennent naturellement, de manière impromptue, entre deux rires, deux silences, deux gorgées de café ou de coca. Il n'y a pas d'enjeu (juridique, administratif, financier, familial, thérapeutique...). Nous sommes des amis de l'instant présent, des amis éphémères. Lorsque le témoin devient à lui seul le sujet de l'ouvrage, lorsque son récit ne tient plus seulement en dix ou vingt pages, mais en cent, deux cents, trois cents ou plus, il cesse cependant d'être un ami éphémère. Il devient co-auteur. Ne pas lui reconnaître ce statut, y compris s'il ne maîtrise pas, ou mal, le langage écrit, serait d'autant plus malhonnête que sans lui, sans son histoire singulière et son acceptation de la raconter, le récit n'existerait pas.

En tant que co-auteur, il touche la moitié des droits d'auteur prévus dans le contrat d'édition. C'est à double tranchant. Si le livre marche, tant mieux. S'il ne marche pas, le témoin co-auteur peut se sentir spolié, désavoué. La déception peut être d'autant plus grande que les revenus des auteurs font l'objet d'un fantasme qui s'appuie sur les "on dit" et l'existence d'une poignée de best-sellers. Il ne s'agit malheureusement que d'un fantasme. Pour le meilleur ou pour le pire, avec toutes les variantes entre les deux, l'auteur-acteur de sa vie et l'auteur "technicien de l'écriture" n'en forment pas moins un duo indissociable. À l'un, la charge de raconter ; à l'autre, la charge d'en écrire l'adaptation. Ce mot "adaptation" est important car l'auteur-écrivain n'est pas un rapporteur de débat. Le livre étant destiné au public, et même au grand public, il ne peut se contenter de reproduire in extenso les paroles de son co-auteur. Il doit les organiser en récit, les rendre compréhensibles, lisibles... Il doit aussi rester fidèle à la personnalité de son témoin et s'attacher à conserver l'authenticité de ses propos. C'est un véritable partenariat qui s'organise.

Par ailleurs, l'auteur-écrivain n'est pas un thérapeute. Il ne cherche pas à restituer une histoire de vie acceptable, mais une histoire au plus près de la réalité, une non-fiction comme on dit. Démêler l'écheveau d'une vie autre que la sienne, surtout

Lorsque le témoin devient à lui seul le sujet de l'ouvrage, lorsque son récit ne tient plus seulement en dix ou vingt pages, mais en cent, deux cents, trois cents ou plus, il cesse cependant d'être un ami éphémère. Il devient co-auteur.

laps de temps à s'observer mutuellement, à se jauger, la conversation prend vite une tournure naturelle. L'utilisation d'un bloc-notes, d'un enregistreur ou même d'un ordinateur permet de mémoriser et de ne pas trahir la parole du témoin. Peu importe l'outil, il s'oublie assez vite. En revanche, je n'utilise

1. Mehdi Sayed, Virginie Lydie, *Ma vie de clandestin en France, 17 ans dans la France d'en dessous*, Bruxelles, La Boîte à Pandore, 2011.

quand cette vie a connu de multiples brisures, peut prendre des mois, voire des années. Si le témoin est de culture et de langue maternelle différentes, l'auteur-écrivain est, en plus, confronté à des difficultés de compréhension. Qui plus est, un témoignage ne s'arrête pas toujours à une date passée. Il peut se poursuivre au présent, comme ce fut le cas avec Mehdi Sayed. Les co-auteurs suivent alors le même rythme, tous deux embarqués dans une aventure dont aucun ne sait où elle les mènera, ni s'ils réussiront à aller jusqu'au bout. À la fois fantasque et désespéré, broyé par un système dans lequel il n'arrivait pas à trouver sa place, Mehdi m'a emportée dans un tourbillon de sentiments contraires et a bousculé ma vie à un point que je n'aurais jamais imaginé. Je ne le regrette pas, mais je ne récidiverai pas et, avec le recul, je me rends compte que notre première rencontre était comme un avertissement de toutes les difficultés qui allaient suivre.

Tout commence par une non-rencontre

J'ai fait la connaissance de Mehdi en 2007. J'écrivais alors un livre documentaire sur les étrangers en situation irrégulière² et sa situation m'avait été signalée par une intervenante de la Cimade. Mehdi illustrait à la fois le cas des doubles peines et celui des "ni-ni" (ni régularisables-ni expulsables) puisque, sans preuve de sa véritable identité, l'administration n'arrivait pas à l'expulser.

"Une assistante sociale est venue me voir. Je sortais de Fleury et je venais d'être transféré au centre de rétention de Palaiseau. Elle me parlait gentiment et j'ai répondu à ses questions. À un moment, elle m'a dit qu'une journaliste cherchait des témoignages d'étrangers placés en rétention et elle m'a demandé si j'acceptais d'être interviewé. Elle a rajouté que je n'étais pas obligé. J'étais surpris, d'une part parce que quelqu'un s'intéressait à moi autrement que pour m'arrêter ou me mettre en prison, d'autre part parce qu'on me laissait rarement le choix. Ensuite, j'ai hésité. J'étais devenu paranoïaque et je ne

pouvais pas m'empêcher de penser que c'était une ruse de la police pour me faire avouer que j'étais réellement, mais ça faisait sept ans que je faisais des allers-retours en prison et en centre de rétention, sept ans que j'étais traité pire qu'un criminel, et mon cœur était rempli. 'Est-ce que je peux lui parler au téléphone, avant ? Je voudrais entendre sa voix...' Elle a composé un numéro, puis elle m'a passé le combiné. J'ai donné mon accord."

Mehdi avait donné son accord, mais notre première rencontre a été une non-rencontre. Ce jour là, à 13 h 59, entre la sous-préfecture et le commissariat de Palaiseau, la grille blanche du centre de rétention s'est ouverte sur une voiture de police. À l'arrière, entre deux policiers, un homme au regard sombre, profondément triste, m'a fait un léger signe de tête, puis ses yeux m'ont suivie jusqu'à ce que la voiture disparaisse.

Fausse vie, fausse identité, vrai désespoir

À l'émotion de cette rencontre fugace, s'ajoutait la frustration d'une curiosité inassouvie, que le rapide CV qui m'avait été communiqué avait attisée : aucun papier, plusieurs identités, jamais la bonne, un enfant de 7 ans qu'il n'avait pas reconnu, un casier judiciaire long comme une partition d'orgue de barbarie (il venait de purger sa treizième peine de prison, des peines qu'il comptabilisait en se scarifiant le bras), des interdictions de territoire qui s'accumulaient et dont on ne pouvait que constater l'inefficacité... Qu'avait-il donc fait pour mériter tout cela ? Je l'avais imaginé passer de la drogue par containers entiers, arracher les sacs des vieilles dames, saucissonner de braves commerçants dans leur arrière-boutique... Je l'avais imaginé avec une vraie tête de méchant, comme dans

Mehdi illustrait à la fois le cas des doubles peines et celui des "ni-ni" (ni régularisables-ni expulsables) puisque, sans preuve de sa véritable identité, l'administration n'arrivait pas à l'expulser.

2. Virginie Lydie, *Paroles clandestines, Les étrangers en situation irrégulière*, Paris, Syros, 2008.

© HENRI BOKILO-BOURSIER, 2014

les films, mais je ne l'avais pas imaginé ainsi. Fausse vie, fausse identité, vrai désespoir ! J'ai suivi son regard, tandis que la voiture s'éloignait, à la fois bouleversée et résignée à chercher un autre témoin, sans me douter qu'il me téléphonerait le soir même et qu'il deviendrait le plus grand bavard qu'il m'ait été donné de rencontrer.

"J'ai téléphoné à la journaliste et je lui ai demandé si elle pouvait me rappeler. C'était étrange. D'habitude, je

me taisais, je me sentais moins que les autres, et voilà que je parlais à une inconnue, comme si je la connaissais depuis toujours. C'est là que j'ai commencé à raconter toute cette boue qui avait emporté ma vie, comme dans un oued en crue. Le lendemain, quand elle est venue me voir avec deux paquets de cigarettes, j'avais l'impression de recevoir la visite de quelqu'un de ma famille... Sauf qu'au lieu de me faire la bise, elle m'a tendu la main."

Le lendemain, au centre du Mesnil-Amelot, à côté

de Roissy où il avait été transféré, j'ai senti au regard étonné du gendarme, et à celui gêné de Mehdi, que j'avais gaffé. En principe, seuls les proches sont censés visiter les étrangers placés en rétention. J'ai rectifié l'erreur au cours de ma deuxième visite, troublée par la certitude que si je poursuivais cette étrange relation, j'allais à mon tour m'y brûler. Dans ce cas, pourquoi ne pas avoir mis fin à ses coups de téléphone et avoir fait des centaines de kilomètres pour le revoir ?

Son histoire, son existence, tout en lui m'intriguait. Cet homme que certains n'hésitaient pas à qualifier de "foutu" ou de "déficient intellectuel", comme j'ai pu le lire dans un rapport de l'administration pénitentiaire, ce menteur invétéré, ce "X se disant", comme le nommaient les juges qui justifiaient les peines prononcées par l'espoir que *"vous finirez par comprendre que votre présence en France est indésirable"*, résistait à tout : aux tentatives d'expulsion, aux vexations et aux multiples privations de liberté (au total, 17 condamnations, plus de huit ans en prison, dont quarante-neuf mois au seul motif de sa situation irrégulière, sans compter les passages en rétention). Tout plutôt qu'être expulsé ! Mais à quel prix ? L'enfant qui avait fait sa première tentative à 11 ans et qui avait posé un pied victorieux sur le sol européen à 14 ans était devenu un adulte déchiré, morcelé. Il cumulait les addictions et multipliait les tentatives de suicide, à tel point que plus personne n'y faisait attention, comme si essayer de se pendre dans sa cellule n'était qu'une mauvaise habitude.

Par l'histoire de cette vie, de sa vie, je voulais dépasser les préjugés, sortir des clichés et montrer les ressorts intimes de la *harga* que nul ne comprenait par manque d'intérêt, par manque de temps. En parallèle, pour mieux comprendre, pour prendre du recul, et aussi parce que je me demandais si le cas de Mehdi était unique, j'ai travaillé sur un essai documentaire³ et suis allée à la rencontre d'autres *harragas*, des candidats au départ, des expulsés, mais aussi de familles, de psychiatres, de juristes, de policiers... Le cas de Mehdi était extrême, mais loin d'être unique.

Un témoignage au long cours

Mehdi m'a beaucoup parlé de lui, mais pas seulement. Où qu'il soit, libre ou enfermé, il a révélé de véritables talents de "fixeur". Il avait capté ma curiosité et s'assurait, en me montrant tout ce qu'il connaissait et que j'ignorais, de garder le contact. Quelqu'un, enfin, s'intéressait à lui ou, plus exactement, il intéressait quelqu'un et, avec ce livre, sa vie semblait prendre un sens. Il voulait *"servir aux jeunes qui rêvent d'Europe, pour qu'ils sachent la vérité en espérant qu'ils ne feront pas les mêmes conneries"* ! Il m'a fait visiter quelques-uns de ses squats (la tour carrée de Marseille, l'abri aux poubelles de Paris-Belleville avec, juste en face, la cage d'escalier du restaurant chinois, le local qui pue la pisserie, sous les WC du Foyer des mûriers, près du cimetière du Père-Lachaise...). Il m'a fait découvrir la face cachée de certains bars d'apparence anodine, lieux de rencontres et de renseignements, pivots de l'économie informelle, il m'a montré des chantiers où il avait travaillé (du grand immeuble en cours de réhabilitation à l'appartement du simple particulier). Il m'a fait découvrir, aussi, les parloirs des prisons. On se voyait et on s'écrivait. Ce n'était pas simple pour lui qui déchiffrait le français plus qu'il ne le lisait, mais il s'y efforçait.

"Je n'avais pas le moral, et puis j'ai eu la surprise de recevoir un courrier de mon amie journaliste. C'était la première fois que quelqu'un m'écrivait et j'étais trop content, mais j'étais embêté pour répondre. Je n'avais pas l'habitude d'écrire et j'avais peur qu'elle se moque de moi, alors j'ai demandé à mon codétenu d'écrire pour moi... On s'écrivait deux ou trois fois par semaine et, très vite, elle m'a encouragé à écrire moi-même. Elle disait que si j'écrivais moi-même, je ferais des progrès. Alors, je me suis débrouillé. Au début, je mettais toute

Par l'histoire de cette vie, de sa vie, je voulais dépasser les préjugés, sortir des clichés et montrer les ressorts intimes de la *harga* que nul ne comprenait par manque d'intérêt, par manque de temps.

une journée pour écrire une lettre et, peu à peu, j'ai pris l'habitude."

Mehdi m'a fait prendre conscience d'une foultitude de petits détails d'apparence anodine, comme les timbres sur les enveloppes des courriers que je lui envoyais en prison. Un timbre de collection, une belle image, c'est peu de chose, mais derrière les barreaux, le peu de chose devient beaucoup. Je pense aussi aux petites annonces imprimées

Au début, Mehdi voulait faire ce livre. Et puis, il en a eu marre. Il n'en pouvait plus de raconter sa vie. Ce n'était pas simple. Il avait la mémoire variable, comme ses humeurs, et son histoire n'avait pas de fin, pas même de répit.

sur du papier jaune vif pour qu'elles se voient mieux, avec leurs franges de numéros de téléphone patiemment découpées, et qu'il scotchait dans les magasins, les taxiphones, les bars : *"Peinture, enduits, carrelage, pose de moquette... Travail soigné et prix intéressant."* Je pense

à ses blessures, visibles et invisibles, qu'il m'arrivait de panser, sans grande efficacité.

"Ce soir-là, elle m'a nettoyé le visage, les yeux remplis de tristesse. – Ta bouche... Je me suis regardé dans le miroir. Malgré le sang qui continuait de couler, je voyais la déchirure, parfaitement nette, comme un troisième sourire."

Comment rester indifférente ? Au cours de ses dernières périodes de liberté, j'ai accompagné Mehdi dans toutes sortes de structures : chez Médecins du monde, aux urgences, en addictologie, dans les services sociaux, les associations de défense des étrangers... J'ai cherché des solutions que je n'ai pas trouvées, vécu les angoisses des heures passées à l'attendre, imaginant les pires scénarios possibles, répondu aux appels téléphoniques de l'officier de police en charge des gardes à vue, puis aux questions du parquet en charge de l'instruction, assisté à de multiples audiences en correctionnelle, en cour d'appel, au 35 bis (chambre du tribunal de grande instance qui statue sur la légalité ou non du maintien des étrangers en rétention administrative), fréquenté les parloirs des maisons d'arrêt de Grasse et de Bordeaux, ceux des centres de

rétention du Mesnil-Amelot, de Nice, de Bordeaux, de Toulouse. Et, après son expulsion, en 2009, j'ai découvert la Tunisie. Pas celle des affiches publicitaires, mais celle de ces ports atteints de sinistrose, où les jeunes attendent en guettant la mer, et au-delà, l'Italie, un avenir qui les aurait oubliés.

Dans son pays, Mehdi m'a fait rencontrer sa famille, une grande famille comme il me l'avait décrite, avec ses alliances et ses rivalités, ses pressions et ses non-dits... Une atmosphère chaleureuse, mais vite étouffante. Tout le monde observe tout le monde. Il m'a aussi présenté ses compagnons d'infortune, expulsés comme lui, tous déchirés et tous – sauf un – envisageant un nouveau départ vers cette France qui, pourtant, les refuse.

Une histoire sans fin ni répit

Au début, Mehdi voulait faire ce livre. Et puis, il en a eu marre. Il n'en pouvait plus de raconter sa vie. Ce n'était pas simple. Il avait la mémoire variable, comme ses humeurs, et son histoire n'avait pas de fin, pas même de répit. Le suivre, comprendre ce qu'il voulait exprimer, ou ne pas exprimer, relevait de la haute voltige. Il me donnait des pistes pour que je trouve par moi-même ce qu'il n'arrivait pas à dire et, lorsque je trouvais, non sans pester contre le temps perdu, il devenait intarissable, soulagé de partager son fardeau. Parfois, ses pensées culbutaient, rebondissaient, zigzaguant à la vitesse de l'éclair. D'autres fois, il restait muet, prostré sous sa couverture à même le sol. Il fallait laisser passer les périodes de stress, lui demander de reformuler, une fois, dix fois, poser les questions différemment, tenter de démêler l'écheveau dans lequel il s'empêtrait, décrypter le sens de ses paroles... Heureusement, deux amies marocaines travaillant en ethnopsychiatrie m'ont fourni des clés de compréhension. L'une est traductrice, médiatrice interculturelle ; l'autre est anthropologue et psychologue. J'en profite pour les remercier. J'ai aussi

vérifié toutes sortes de détails et lorsque sa parole, que j'avais mise en doute, se vérifiait, il me regardait, victorieux : *"Tu me crois, maintenant ?"* Mais un témoignage au long cours, surtout quand le présent est encore de la partie, n'est pas thérapeutique.

"Trop c'est trop. Un jour, j'en ai eu marre de raconter ma vie aux docteurs, à l'assistante sociale, aux associations... Tout le monde me posait dix fois la même question. Je suis retombé dans le mutisme. Même Virginie, devant son ordinateur, je ne la supportais plus... Ça me rappelait les interrogatoires au commissariat de police. 'Ça fait dix fois que tu me poses la même question ! - Je voudrais juste vérifier un truc.' Je ne m'étais pas rendu compte, quand je lui avais dit que je voulais faire ce livre, que ce serait si dur. J'étais plus épuisé en une heure, avec tout ce qui me remontait dans la tête qu'en une journée sur un chantier. 'On va boire un café ? - Et ton livre ? - Après... C'est bien, aussi, de sortir. Les policiers, quand ils te voient avec ta femme, ils ne te contrôlent pas. - Mehdi, je ne suis pas ta femme ! - C'est pas grave... On fait semblant !"

J'aurais préféré que Mehdi soit un personnage de roman : ce récit n'aurait pas été le reflet de ces années gâchées qui ne reviendront pas et de ces blessures dont son cœur saigne encore. Je n'aurais pas été le témoin impuissant du drame de sa vie et des humiliations répétées qu'il encaissait, tête baissée. Je n'aurais pas vécu, par procuration, ce que lui-même vivait et ne me serais pas sentie coupable d'impuissance.

Un auteur qui avait commencé, deux ans plus tôt, la biographie posthume d'un caïd de la pègre me confiait qu'à force de se mettre à la place de son "héros" et d'essayer de penser comme lui, il avait l'impression d'être lui, au point d'en être effrayé. Mehdi était vivant et je m'efforçais de le comprendre, de ressentir sa douleur, sa révolte impuissante. Je fermais les yeux en m'imaginant enroulée dans une couverture comme pour me protéger des chocs, ou absorbant toutes sortes de substances, ses tueurs de douleur, moi qui ai toujours fui tout ce qui pouvait créer une habitude, au point de refuser le café du matin par crainte de ne pouvoir m'en

passer. Le pire était de me rendre compte que si ses frasques faisaient déborder le vase de mon quotidien – chaque jour une nouvelle aventure –, ses absences créaient une sorte de vide tout aussi insupportable. J'étais devenue accro à la *telenovelas* de sa vie et, de cela, je le haïssais.

"Virginie avait beau essayer de se montrer patiente, il lui arrivait de craquer et de se mettre dans des colères terribles. Je me demandais parfois si ce n'était pas elle qui était borderline."

Redonner de la dignité à une jeunesse en désespérance

Heureusement, la gentillesse est l'une des grandes qualités de Mehdi. Être en sa compagnie quand le calme revenait dans sa tête était un réel plaisir : souriant, drôle, attentionné, il m'étonnait par sa culture, une culture très différente de celle que nous apprenons à l'école, basée sur l'observation et sur ce regard très particulier qu'il pose sur une société qui le traque et dans laquelle il est sans y être. Confiez-lui un appareil-photo. Il ne connaît pas la technique, mais il a l'œil, la sensibilité, la capacité de capter ce que nous ne savons pas voir : des qualités rares, mais qu'il ne peut exploiter faute de moyens, faute d'avoir les clés pour vivre dans un monde où l'administratif l'a emporté sur l'humain, faute aussi de faire confiance aux autres et à lui-même. C'est pourtant grâce à sa sensibilité que ce livre existe aujourd'hui. Bien sûr, à force de voir Mehdi au paroxysme d'une souffrance qu'il tentait de faire cesser par toutes sortes de procédés, il m'est arrivé de douter, mais je ne pouvais pas me résoudre à l'abandonner. Je précise que je n'ai jamais eu pitié de lui. Si cela avait été le cas, ce livre n'aurait jamais existé.

J'aimerais que ce livre nous interroge sur ces jeunes en désespérance, sur leurs frustrations d'être écartés d'une Europe qui leur est pourtant familière, sur la violence feutrée de nos sociétés.

“J’avais l’impression de redevenir un être humain. Je savais aussi qu’elle ne m’invitait pas par pitié, ce n’était pas son genre. J’étais tombé assez bas comme ça, je n’avais pas besoin, en plus, qu’on me prenne en pitié. En revanche, de savoir que quelqu’un me prêtait un peu d’attention, ça me rassurait.”

Qu’un homme, qui n’hésite pas à sauter sur un bateau de fortune pour venir en Europe, soit paralysé à l’idée d’entrer dans un bureau en surprénait plus d’un. Mehdi fuyait tout ce qui représentait, de près ou de loin, l’administration (il faut dire que ses expériences en la matière n’avaient guère été concluantes), mais il avait un certain courage. Et du courage, il en faut pour se dévoiler comme il l’a fait et pour accepter que de telles confidences soient rendues publiques. Où est le bien ? Où est le mal ? La réponse est complexe. Devons-nous juger ou essayer de comprendre ? J’aimerais que ce livre nous interroge sur ces jeunes en désespérance, sur leurs frustrations d’être écartés d’une Europe qui leur est pourtant familière, sur la violence feutrée de nos sociétés. “*Je rêve de ne plus rêver*”, nous dit

Mehdi, et de cela, on en rêve pour lui, mais est-ce bien réaliste ? Il sait qu’au nord de la Méditerranée, à quelques encablures, un jour de chantier rapporte autant que 15 jours de travail au sud, et que les jeans fabriqués à 15 centimes d’euro de l’heure dans son pays se vendent plus de cent euros dans les nôtres. Il sait qu’il ne pourra jamais être indépendant, ni avoir son propre logement en dehors de la famille. Il arrive que la rue, la prison même, soient plus faciles à supporter que le poids des regards.

Quand le livre est sorti, Mehdi était en Tunisie. Depuis, il revenu en France, une fois de plus en bateau, une fois de plus dans la galère des sans-papiers. Les 380 pages de son histoire l’ont impressionné, mais il ne sait pas trop ce qu’il doit en penser. Il en a lu quelques extraits et m’en a fait lire d’autres, tantôt satisfait, tantôt gêné par ces pages où est gravé ce qu’il aurait voulu oublier. “*C’est étrange, c’est mon histoire et en même temps, on dirait celle de quelqu’un d’autre. Ça me dérange. Des flashes reviennent dans ma tête, trop de flashes d’un coup...*” ■